

NOUVELLES D'ESPAGNE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. GUSTAVE VAEZ,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le second Théâtre-Français (Odéon),
le 7 juin 1847.

<i>Personnages.</i>	<i>Acteurs.</i>
PERRIER.....	MM. MAUZIN.
CASTELLAN.....	JOURDAIN.
FERDINAND.....	DELAUNEY.
UN DOMESTIQUE.....	FORESTIER.
ANTOINETTE, femme de M. Perrier.....	M ^{mes} FERNAND.
GABRIELLE, sœur d'Antoinette.....	TALINI.

La scène est à Paris, chez M. Perrier.

Un joli petit salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une table, à gauche de l'acteur. — A droite, une autre table servie pour le déjeuner : une terrine de foie, une carafe de vin. — Du même côté, une cheminée surmontée d'une glace.

SCÈNE I.

ANTOINETTE, assise à droite, une broderie à la main, GABRIELLE, entrant par le fond.

ANTOINETTE.

Eh bien ! Gabrielle, as-tu prévenu mon mari pour le déjeuner ?

GABRIELLE.

Oui, ma sœur, il m'a répondu qu'il viendrait quand il pourrait.

ANTOINETTE.

Ne lui as-tu pas dit que je l'attends ?

GABRIELLE.

Si vraiment ; mais il est plongé dans les chemins de fer, et quand une fois il est dans ses *Nord* et ses *rive-gauche*, comme il appelle cela, tu sais qu'il n'est pas aimable.

ANTOINETTE.

A qui le dis-tu ?

GABRIELLE.

Ce n'est pas comme M. Ferdinand, son cousin, qui demeure ici ; avec lui du moins on peut causer,

tandis que ton mari, mon cher tuteur, depuis huit jours que je suis sortie de pension, c'est à peine si je l'ai vu ; toute la journée il est à faire des chiffres. Oh ! je ne voudrais pas d'un mari comme celui-là.

ANTOINETTE.

Tu l'y résigneras pourtant, car ils sont tous de même.

GABRIELLE.

C'est impossible ! et je suis sûre que M. Ferdinand... Tu ne l'as pas encore vu ce matin, M. Ferdinand ? Il doit être rentré fort tard cette nuit.

ANTOINETTE.

Comment sais-tu ?

GABRIELLE.

Il était minuit quand nous avons quitté le salon, je suis restée éveillée fort long-temps encore dans ma chambre, et personne n'a frappé en bas.

ANTOINETTE, se levant.

Il me semble que tu t'occupes beaucoup de M. Ferdinand.

GABRIELLE.

Dame ! ma sœur, quand un jeune homme cherche à vous faire la cour.

NOTA. — Les personnages sont inscrits, en tête de chaque scène, dans l'ordre où ils doivent se placer sur le théâtre : le premier personnage à la droite du second, et ainsi de suite.

ANTOINETTE.

Vraiment ; je ne m'en suis pas aperçue.

GABRIELLE.

Si, ma sœur, il m'a bien semblé que c'est son intention ; et comme tous les rapports de convenue s'y trouvent...

ANTOINETTE.

Voyez-vous cette petite fille !

GABRIELLE.

Petite fille ! je suis plus grande que toi.

ANTOINETTE.

C'est possible. Mais je crois que je ferais bien de te ramener à la pension.

GABRIELLE.

Y penses-tu ? quand toutes mes robes de bal sont commandées... retourner en pension !...

ANTOINETTE.

Pour t'empêcher de songer trop au mariage.

GABRIELLE.

Mais, au contraire, pendant toutes les récréations, nous ne parlons que de cela.

ANTOINETTE.

J'entends mon mari. Fais servir, et dis qu'on prévienne M. Ferdinand.

GABRIELLE.

Oui, ma sœur. (A part, en sortant.) Retourner en pension !

SCÈNE II.

ANTOINETTE, PERRIER, sortant de son cabinet, à gauche.

ANTOINETTE.

Ah ! vous voilà, monsieur ; c'est bien heureux.

PERRIER.

C'est fini, plus rien à faire avec les Nord ; stagnation complète.

ANTOINETTE.

Mon ami, vous êtes resté sur vos chemins de fer aussi long-temps qu'il vous a plu, je vous demande en grâce de ne pas les embrancher sur mon appartement.

PERRIER.

Tu m'as attendu pour déjeuner, chère amie, pardon ; mais comme nous n'étions pas à Paris hier, j'étais bien aise de savoir si les chemins avaient baissé.

ANTOINETTE.

A quoi donc cela peut-il vous servir ?

PERRIER.

Cela peut servir, parbleu ! à doubler, à tripler ce qu'on possède.

ANTOINETTE.

Mais, si j'ai bonne mémoire, votre manufacture, où vous vous êtes enrichi par le travail, vous l'avez vendue parce qu'avec ma fortune et la vôtre vous pouviez jouir de la vie, être libre, ne rien faire... et voilà que vous devenez l'esclave de vos spéculations. Passer toutes les journées à la

Bourse, courir après un gain qui fait la ruine d'un autre, vous tracasser l'esprit sans relâche, voilà votre existence ; et croyez-vous que la mienne soit bien gaie dans tout cela ? Mais je m'ennuie souverainement, entendez-vous ! Autrefois, vous me conduisiez au spectacle, aujourd'hui vous ne connaissez de l'Opéra que le passage où se réunissent les agitateurs et où vous perdez votre temps.

PERRIER.

C'est vrai ; car voilà un mois que je n'y fais rien, et je crois décidément que je ferai bien d'abandonner les chemins de fer.

ANTOINETTE.

Sans doute.

PERRIER.

De ne plus y penser.

ANTOINETTE.

Voilà une bonne résolution.

PERRIER.

Et de revenir... à la rente.

ANTOINETTE.

Comment ?

PERRIER.

Car on va se reporter sur la rente. Tu hausses les épaules ! je suis sûr de ce que je dis : l'Angleterre vient d'armer trois vaisseaux... Où vont-ils ? je n'en sais rien, mais les fonds peuvent s'en ressentir, et si je devinais... Si je pouvais seulement comprendre le télégraphe, c'est avec cela qu'il y aurait des millions à gagner. (Il fait une manœuvre télégraphique avec ses bras.) Cent mille francs. (Même jeu.) Deux cent mille. (Même jeu.) Trois cents...

ANTOINETTE.

Continuez donc, vous m'amusez. Je ne vous connaissais pas dans la pantomime.

PERRIER.

Ris, ris, tant que tu voudras, mais il suffrait d'avoir une bonne inspiration... Ah ! si notre ami Castellan voulait, il est en position de savoir bien des choses avant tout le monde... Mais, à propos, ce cher Castellan, il y a dix jours que nous ne l'avons vu.

ANTOINETTE.

Peut-être est-ce moi qui l'ai prié de rendre ses visites moins fréquentes.

PERRIER.

Et pourquoi ?

ANTOINETTE.

J'ai mes raisons probablement ; mais qu'elles ne vous préoccupent pas, elles ne peuvent avoir aucune influence sur la rente.

PERRIER.

C'est possible ; mais j'ai besoin de le voir, à telles enseignes que je lui ai écrit ce matin ; nous avons des Strasbourg et des Lyon ensemble...

ANTOINETTE.

Voulez-vous me faire le plaisir de laisser un

moment vos Strasbourg ; j'ai à vous parler de ma sœur, que je voudrais marier.

PERRIER.

Avec ses douze mille livres de rente, c'est facile. J'arrangerai cette affaire-là tout à l'heure à la Bourse.

ANTOINETTE.

Sans consulter son inclination ? sans...

PERRIER.

Est-ce que tu m'adorais, quand on nous a mariés ?

ANTOINETTE.

Non.

PERRIER.

C'est venu ensuite, et ça ne l'a pas empêchée d'être la plus heureuse des femmes avec ton gros petit homme, comme tu m'appelles quelquefois ; seulement ça devient plus rare.

ANTOINETTE.

A qui la faute ? redevenez gentil, complaisant comme autrefois... Et tenez, le temps est superbe, promenez-moi un peu tout à l'heure.

PERRIER.

Et la Bourse ! Il faut que je sache s'il y a des nouvelles d'Espagne ; car vois-tu, ces trois vaisseaux...

ANTOINETTE.

Encore ! Soyez du moins à moi dans ce moment.

PERRIER.

Eh bien ! oui, ma petite femme, je suis à toi, j't'écoute.

ANTOINETTE.

Vous ne m'avez pas seulement embrassée en arrivant.

PERRIER.

Vraiment ! oh !...

(Il s'approche d'elle en avançant les lèvres.)

UN DOMESTIQUE, entrant.

L'agent de change de monsieur est dans son cabinet.

PERRIER.

Mon agent de change ! Il a peut-être des nouvelles d'Espagne.

ANTOINETTE.

Vous me laissez ?...

PERRIER.

Déjeûne toujours, ma chère amie, je vais savoir seulement s'il y a des nouvelles d'Espagne.

ANTOINETTE.

Mais, monsieur... (Perrier a disparu.)

SCÈNE III.

ANTOINETTE, seule.

Il ne m'entend plus... Eh bien ! mon cher mari, puisque vous me laissez des loisirs aussi longs, il faut bien chercher à les occuper. (Elle retire une

lettre de son sein et lit.) « Madame, je vous aime, » et votre mari vous néglige ; il n'apprécie pas le » trésor qu'il possède, et moi je donnerais ma vie » pour votre amour... » Ces choses-là finissent par toucher quand il y en a quatre pages, et qu'on a le temps d'y revenir souvent. M. Perrier ne se doute pas que l'ennui est une demi-infidélité, et puisqu'il me laisse seule toujours ; puisqu'il me reproche d'avoir supprimé les visites de son ami Castellan, à l'avenir, je les recevrai, je me laisserai faire la cour par lui, je le provoquerai à être galant, aimable, amoureux, jusqu'à ce que mon mari sente la nécessité de soutenir la concurrence.

SCÈNE IV.

GABRIELLE, ANTOINETTE, puis FERDINAND et UN DOMESTIQUE, apportant un plateau avec un thé et deux journaux sous bandes.

GABRIELLE, accourant.

Ma sœur, voilà M. Ferdinand ; il était au salon ; je suis entrée tout doucement sur la pointe des pieds ; j'ai glissé mes mains sur ses yeux : il a deviné tout de suite que c'était moi.

ANTOINETTE.

Vraiment ?

FERDINAND, entrant.

Ma jolie cousine. (Il lui serre la main.)

ANTOINETTE.

Bonjour, mon ami. (Elle va s'asseoir à la table.)

GABRIELLE.

Monsieur, voilà votre place.

FERDINAND.

Merci, je ne reste pas.

GABRIELLE, avec désappointement.

Oh !

FERDINAND.

Un déjeuner d'amis...

GABRIELLE.

Encore ! (Elle s'assied à la table.)

ANTOINETTE.

Vous courez après le plaisir.

FERDINAND.

Et je ne le trouve pas toujours.

GABRIELLE.

Alors, pourquoi ne pas rester ici avec nous ?

ANTOINETTE.

Hier, nous vous avons attendu.

FERDINAND.

Je suis rentré un peu tard.

ANTOINETTE.

Aussi avons-nous été inquiètes ; n'est-ce pas, Gabrielle ?

GABRIELLE.

Certainement. On dit que Paris est si dangereux.

FERDINAND.

Il y avait une soirée de garçons... chez une dame que...

GABRIELLE.

Chez une dame ! une soirée de garçons !

FERDINAND.

Où je fus présenté par quelques amis...

GABRIELLE.

Je suis sûre que ces amis-là sont de mauvaises connaissances.

ANTOINETTE.

Prenez garde, à votre âge, le cœur s'enflamme aisément; n'allez pas donner le vôtre à quelqu'une de ces femmes...

GABRIELLE.

Qui vont aux soirées de garçons.

FERDINAND.

Non, elles sont toutes trop gaies; la gaité d'une femme ne me va pas; et quand, au contraire, j'en vois une qui est triste, je suis prêt à lui dire: Aimez-moi, nous pleurerons ensemble.

GABRIELLE, à part.

N'est-ce pas comme un sort? moi, je ne suis jamais triste que lorsqu'il n'est pas là.

FERDINAND.

Et comme cet amour-là ne paraît pas assez amusant, j'ai bien peur de ne jamais rencontrer une femme qui en veuille.

ANTOINETTE, souriant et regardant Gabrielle.

Je crois pourtant qu'il en est une...

GABRIELLE, troublée et rougissant.

Ma sœur, passe-moi le sucre.

FERDINAND.

Parlez.

ANTOINETTE, se levant.

Vous voilà amoureux déjà sans la connaître; aussi ne vous dirai-je rien de plus.

FERDINAND.

Je vois bien que vous avez voulu vous moquer de moi.

GABRIELLE, à part, se levant.

Il ne devine pas, parce que je suis toujours gaie.

FERDINAND.

Mais voici l'heure... A bientôt; mon cousin est sans doute dans son cabinet, je sors par là pour lui serrer la main. (Il salue et sort.)

GABRIELLE, à part.

Il n'est donc pas amoureux, puisqu'il s'en va toujours.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

M. Castellan !

ANTOINETTE, à part.

Lui !

GABRIELLE.

Qui est-ce ?

ANTOINETTE, au domestique, avec un peu d'agitation.

Je suis encore dans mon appartement.

GABRIELLE.

Pourquoi ne pas recevoir ?

ANTOINETTE, au domestique.

Priez d'attendre, et vous annoncerez à monsieur... (A part, en sortant.) Oui, il faut que mon mari soit là.

SCÈNE V.

GABRIELLE, puis CASTELLAN et LE DOMESTIQUE.

GABRIELLE, au domestique.

Faites entrer. (Seule.) C'est amusant une nouvelle figure. A la pension, je ne voyais jamais que le maître de dessin avec des ailes de pigeon et une queue poudrée.

LE DOMESTIQUE, à Castellan qu'il introduit.

Je vais avoir l'honneur de vous annoncer à monsieur.

CASTELLAN, à part.

Quelle est cette jeune personne?... (Il salue.) Charmante, en vérité.

GABRIELLE, à part.

Il n'est pas mal; mais j'aime mieux Ferdinand. (Faisant à Castellan une révérence de pensionnaire.) Monsieur... (A part.) Très jolie petite moustache. (Elle sort par l'appartement d'Antoinette.)

CASTELLAN, seul.

Elle était là. Elle est sortie quand on m'a annoncé... Par vertu?... J'en doute. Le dépit d'avoir été trop bien obéie en me défendant de revenir. J'ai laissé ma lettre fermenter pendant dix jours dans sa tête; je repars, et nous verrons.

SCÈNE VI.

CASTELLAN, PERRIER.

PERRIER.

Ah! bonjour, Castellan; pourquoi ne vous voit-on plus ?

CASTELLAN.

Des occupations multipliées...

PERRIER.

Quelque aventure amoureuse, une belle à pourchasser, j'en suis sûr : on vous connaît.

CASTELLAN.

Peut-être bien est-ce une raison de ce genre.

PERRIER.

Scélérat! J'aurais voulu être homme à bonnes fortunes, moi; faire des conquêtes, des malheureuses... Ça m'aurait amusé; mais il faut être dressé à ça. Moi, c'était la maison Ternaux qui se chargeait de mes séductions: un cachemire, je ne connais que ça; c'est moins flatteur, je ne dis pas, mais il n'y a qu'une facture à acquitter.

CASTELLAN.

Et vous mettez l'amour dans votre passif.

PERRIER.

Eh ! eh ! c'est le mot. A propos de passif, je vous ai écrit de m'apporter votre carnet.

CASTELLAN.

Le voici.

PERRIER.

J'ai quelques chiffres à comparer. Je verrai cela tout à l'heure. (Il dépose le carnet sur la table.) Dites-moi, vous n'avez pas de nouvelles d'Espagne ?

CASTELLAN.

Aucunes.

PERRIER.

Ah ! si vous le vouliez, je suis sûr qu'avec vos relations... Il y a une chose qui me préoccupe : l'Angleterre vient d'armer trois vaisseaux, sous le commandement de l'amiral Wilson. Où vont-ils ?

CASTELLAN.

En Chine.

PERRIER.

En Chine. Oui, à ce qu'ils disent. (D'un air profond.) Et si les Chinois n'étaient qu'un prétexte... On prépare une flotte ; elle part sans avoir l'air de songer à rien, comme quelqu'un qui va se promener les mains dans les poches ; on dit à tout le monde : Je vais en Chine, moi, acheter du nankin ; puis, lorsqu'on se trouve sur les côtes d'Espagne, on vous bloque Cadix, on le bombarde, et on s'en empare.

CASTELLAN.

Comment diable allez-vous imaginer...

PERRIER.

C'est une idée qui m'est venue.

CASTELLAN.

Folie !

PERRIER.

C'est possible ; mais si j'avais raison, il y aurait un fameux coup à faire sur la rente... Je rumine tout cela, parce que les chemins de fer ne nous ont pas laissés de gros bénéfices.

CASTELLAN.

Je crois même que nous sommes en perte, et je ne serais pas fâché qu'une bonne affaire...

PERRIER.

Une bonne affaire... Eh bien ! j'en ai une à vous proposer : douze mille livres de rente à échanger contre un oui, un simple oui.

CASTELLAN.

Un mariage ?

PERRIER.

Mais pour cela il faudrait renoncer à votre vie de *Festin de Pierre*, et...

CASTELLAN.

J'y suis tout disposé ; car cette course aux bonnes fortunes, cette comédie de l'amour, elle est toujours la même, et l'on rejoue sans cesse les deux mêmes rôles : rire et danser pour celle-ci ; pour cette autre, se mélancolier et faire des vers. Quand on a exercé ce métier-là pendant quelques

années, lorsque dans ses cheveux on en voit quelques uns s'argentent et la patte d'oie venir accuser la fatigue, on se sent l'envie d'en finir avec cette existence de bohémien de boudoir, et de se reposer enfin au coin du feu matrimonial.

PERRIER.

Eh bien ! mon cher, touchez là.

CASTELLAN.

Laissez-moi seulement mener à bonne fin cette dernière conquête...

PERRIER.

Ah ! voilà mon ivrogne qui jure de ne plus boire... à dater de lundi.

CASTELLAN.

C'est que cette fois je suis piqué au jeu.

PERRIER.

Attendez... la belle était ici dernièrement à mon bal.

CASTELLAN.

Comment savez-vous ?...

PERRIER.

Rire et pirouetter avec l'une, se mélancolier avec l'autre, avez-vous dit ? Il paraît que celle-ci est une beauté romanesque, car vous êtes resté toute la nuit mélancoliquement appuyé sur la cheminée ; c'est à peine si j'ai pu vous faire prendre un verre de punch, que vous n'avez osé boire qu'après vous être assuré qu'elle ne vous regardait pas.

CASTELLAN.

Mon cher, vous devinez tout. (A part.) Excepté qu'il s'agit de sa femme.

PERRIER.

A ce qu'il paraît, dans l'état d'homme à bonnes fortunes, il n'est pas permis d'avoir de l'appétit. Voilà une chose qui ne m'irait pas ; quand j'ai faim, il faut que je mange, et il y aurait là cinq cent mille femmes dont je serais amoureux, ça ne m'empêcherait pas de déjeuner. (Il s'approche de la table.) Voulez-vous en faire autant ?

CASTELLAN.

Ma foi... (A part.) Elle n'est pas là, je ne crains pas de me dépotoiser.

(Il se dirige vers la table, puis s'en éloigne en apercevant Antoinette qui entre.)

oo

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINETTE.

PERRIER.

Ah ! te voilà, ma bonne amie.

ANTOINETTE, avec un peu d'ironie.

Je vous gêne peut-être ?...

PERRIER.

Du tout !

ANTOINETTE.

Monsieur Castellan...

(Elle le salue ; il s'incline pour lui répondre.)

PERRIER.

Les affaires sont expédiées, et je puis donner une demi-heure à ma femme.

ANTOINETTE.

En même temps qu'à votre déjeuner.

PERRIER.

Un couvert pour Castellán.

CASTELLÁN.

Merci, je ne puis...

PERRIER.

Tiens ! j'ai cru que vous aviez accepté.

CASTELLÁN.

J'ai pris ce matin une tasse de lait pour ma poitrine, cela me suffit.

PERRIER.

Grand bien vous fasse, j'aime mieux le foie de canard. Ah ! voilà les journaux.

(Il les trouve sur la table du déjeuner.)

ANTOINETTE, à part.

Voyons si ce moyen réussira. (A Castellán, avec une coquetterie marquée.) Monsieur Castellán, il n'y a qu'un ordre de la faculté qui puisse vous obtenir ma clémence, car il y a bien long-temps que vous n'êtes venu me faire votre cour.

CASTELLÁN, à part.

Quel changement !

ANTOINETTE.

C'est mal, de me faire des infidélités.

CASTELLÁN.

Madame, n'appellez pas ainsi la privation d'un plaisir. (Baissant la voix.) N'est-ce pas vous qui m'avez banni de votre présence ?

PERRIER, occupé de son journal.

C'est positif ! on se reporte sur la rente.

ANTOINETTE, toujours avec coquetterie et observant l'effet qu'elle produira sur son mari.

Je suis une pauvre délaissée, il faut venir plus souvent m'aider à supporter ma solitude.

PERRIER.

Les fonds français, très fermes à la bourse d'hier.

CASTELLÁN, à part.

J'étais bien sûr qu'on s'irriterait de mon absence.

ANTOINETTE, à part, avec impatience.

Il ne m'écoute même pas. Ah ! monsieur Perrier, vous me faites jouer avec le feu.

CASTELLÁN, bas, à Antoinette.

Vous daignez donc permettre que je vous parle de cet amour qui ne cessera qu'avec ma vie ?

ANTOINETTE, haut, de manière à attirer l'attention de Perrier, et d'un ton gracieux.

Ah ! permettez ! la galanterie a ses limites, et mon mari pourrait devenir jaloux.

PERRIER.

Le cinq pour cent ouvert à 415, fermé à 417 50.

ANTOINETTE, avec dépit.

Ah ! c'est par trop...

PERRIER.

Mais non, ça ne fait que deux francs cinquante de hausse.

ANTOINETTE, se montant.

Monsieur Castellán, j'ai résolu de sortir aujourd'hui... je réclame votre bras.

CASTELLÁN.

Il est à vous, madame... (Plus bas.) comme mon cœur.

ANTOINETTE.

M. Perrier, à qui j'avais demandé de m'accompagner, trouvera bon, sans doute, qu'un autre me serve de chevalier... qu'un autre le remplace. (Avec impatience, à son mari qui médite sur le journal.) Monsieur ! m'entendez-vous ?

PERRIER.

Hein ! tu dis ?... qu'un autre me remplace. Parbleu ! Castellán voudra bien... si tu as besoin de sortir...

ANTOINETTE, avec un dépit marqué.

J'ai besoin de me promener, de prendre l'air pour ma santé ; j'éprouve... une irritation, et si rien ne vient la calmer, si les choses ne changent pas, j'irai aux eaux, à Bade, aux Pyrénées... Monsieur Castellán, ce serait une bonne fortune pour moi de vous y rencontrer.

PERRIER, se levant.

Un instant !

ANTOINETTE, à part, avec joie.

Ah ! enfin !

PERRIER.

Tu disposes comme cela de Castellán sans savoir si cela se pourra ; car enfin, un homme marié...

CASTELLÁN, à part.

Diable ! il va tout gâter.

ANTOINETTE, vivement.

Que dites-vous ?

PERRIER, à part.

Il me fait des signes... Ah ! je comprends, à cause de sa conquête.

ANTOINETTE.

Parlez.

PERRIER, cherchant à arranger sa phrase.

Je dis que... qu'un homme marié... (Vivement.) comme moi ! car c'est de moi que je parlais... Mais je ne me rappelle plus ce que je voulais dire ; ainsi, fais ce que tu voudras. (Il va s'asseoir.)

ANTOINETTE.

Vous me laisserez partir pour les eaux... sans vous ?

PERRIER.

Ah ! dame ! tu comprends que je ne peux pas m'absenter de Paris, rester un mois sans aller...

ANTOINETTE.

A la Bourse. C'est trop juste ; allez-y, monsieur, allez-y fidèlement ; suivez avec amour les variations de la rente ; jouez, jouez tant qu'il

vous plaira ; mais ne vous en prenez qu'à vous de tout ce que vous pourrez perdre. Monsieur Castellan, je reviens tout à l'heure vous demander votre bras.

CASTELLAN, à part.

Elle est à moi.

SCÈNE VIII.

PERRIER, CASTELLAN.

PERRIER, mystérieusement.

Hein ! je me suis adroitement rattrapé, tout à l'heure ; j'allais faire une bêtise, j'ai compris que vous ne voulez pas encore ébruiter nos projets de mariage.

CASTELLAN.

Précisément. Mais, à propos, vous ne vous êtes pas expliqué au sujet de la jeune personne.

PERRIER.

Mais si. Douze mille livres de rente.

CASTELLAN.

Mais son nom ?

PERRIER.

Ah ! c'est ma pupille, sortie de pension depuis huit jours.

CASTELLAN.

Une jeune personne que j'ai rencontrée tout à l'heure dans ce salon... Elle est charmante : de la grâce, de la figure...

PERRIER.

Et douze mille...

CASTELLAN.

J'accepte.

PERRIER.

Affaire faite... Mais, j'y pense, nous pourrions bien, en lui recommandant le secret, en parler déjà à ma femme.

CASTELLAN.

Hein ?

PERRIER.

C'est sa sœur.

CASTELLAN, à part.

Sa sœur !

PERRIER.

Ma femme est discrète, et je ne vois pas d'inconvénient à lui faire votre demande tout de suite.

CASTELLAN, vivement.

Non, pas encore aujourd'hui, laissez-moi quel-que temps pour...

PERRIER.

Pour achever votre conquête...

CASTELLAN.

C'est-à-dire...

PERRIER.

Dépêchez-vous donc, et sitôt que la vertu aura déposé son bilan, nous procéderons au mariage. Je

vais faire un tour au passage de l'Opéra, savoir s'il n'y a pas de nouvelles d'Espagne.

(Il va prendre son chapeau sur une chaise.)

CASTELLAN, à part.

Sa sœur !

PERRIER, revenant auprès de Castellan.

Car vous avez beau dire... ces trois vaisseaux commandés par l'amiral Wilson... Voyons, là, franchement, vous ne savez rien de confidentiel ?

CASTELLAN.

Rien, je vous jure.

PERRIER.

Enfin, nous verrons bien. Vous attendez ma femme, moi, je vais à la petite bourse. Au revoir, don Juan.

SCÈNE IX.

CASTELLAN, seul.

Sa sœur ! Comment faire ? Je viens de protester de mon amour éternel auprès de l'une, puis-je aller lui demander la main de... Elle mettra tout en œuvre pour empêcher ce mariage. D'un autre côté, moi qui voulais faire une fin, douze mille livres de rente ne sont pas à dédaigner, et l'on peut bien pour cela renoncer à une conquête... Mais comment amener ?... Il n'y a qu'un moyen : le dépit ! On aime une femme, on découvre un rival, et par dépit on se marie. Oui, mais ce rival...

SCÈNE X.

FERDINAND, CASTELLAN.

FERDINAND.

Ah ! mon ami, je suis enchanté de te rencontrer ici ; j'ai à te demander un service.

CASTELLAN.

A moi ?

FERDINAND.

Depuis quelque temps, j'avais des idées de mariage... j'étais amoureux de Gabrielle... la sœur de ma cousine.

CASTELLAN.

Hein ! toi ! une pareille folie !...

FERDINAND.

C'est juste ce que viennent de me dire mes amis, avec qui j'ai déjeuné... magnifiquement, et qui se sont moqué de ma sagesse... Aussi, tu vois en moi l'aspirant mauvais sujet le plus déterminé... Il n'y a rien de tel que le vin de Champagne pour donner de bonnes résolutions.

CASTELLAN, à part.

Quelle idée ! il va me servir de compère, à merveille !

FERDINAND.

Tu vas donc aujourd'hui même me présenter à l'une des reines de notre souper d'hier.

CASTELLAN.

Détestable ! ce n'est pas là un début. Tu veux devenir homme à bonnes fortunes et tu commencerais par un amour vulgaire, une conquête... de succession, dont le premier inconvénient serait de te ruiner ; non, ce qu'il faut pour te poser, c'est une femme du monde.

FERDINAND.

Tu crois ?

CASTELLAN.

J'en sais une vingtaine qui te conviennent parfaitement. Nous allons, séance tenante, procéder à l'élection par ordre alphabétique.

FERDINAND.

Voyons.

CASTELLAN.

Lettre A.

FERDINAND.

Lettre A : Arthémise, Agathe, Adrienne.

CASTELLAN.

Je ne vois rien dans ces catégories-là.

FERDINAND.

Continuons : Adèle, Alphonse.

CASTELLAN.

Antoinette !

FERDINAND.

Y penses-tu ? la femme de mon cousin.

CASTELLAN.

Le mari est nécessaire comme l'ombre dans un tableau. Pourquoi celui-là est-il ton cousin ? ce n'est pas ta faute. D'ailleurs, il offre cet avantage qu'il ne te gênera en rien.

FERDINAND.

Il ne songe qu'aux chemins de fer.

CASTELLAN.

Non ; dans ce moment, il y a trois vaisseaux anglais, commandés par un amiral Wilson, auquel il suppose l'intention de bloquer Cadix ; il ne rêve qu'à cela.

FERDINAND.

Sans penser que dans son ménage...

CASTELLAN, riant.

Quelque Wilson intime pourrait bien faire la conquête d'une autre Cadix ; tu comprends ?

FERDINAND.

Parbleu ! Wilson, un amant, Cadix...

CASTELLAN.

Antoinette !... (Ils rient aux éclats, puis Castellan fait signe qu'il faut de la prudence, en montrant l'apartement d'Antoinette, qui pourrait les entendre. Il continue en baissant la voix.) Voilà, mon cher ami, le premier exploit par lequel tu dois te signaler.

FERDINAND.

C'est que ma cousine a l'air... d'un fort un peu imprenable.

CASTELLAN.

Allons donc ! dis plutôt que tu as peur, mon pauvre Lovelace.

FERDINAND.

Eh bien ! je te prouverai le contraire.

CASTELLAN.

Si tu te declares... avant une heure, je l'accorde mon estime.

FERDINAND.

Tu verras.

CASTELLAN.

Mais je serai au courant de tout ..

FERDINAND.

Sans doute.

CASTELLAN.

Eh bien ! bonne chance ! (A part.) S'il obtient quelque chose, il sera plus adroit que moi ; mais les apparences suffiront.

FERDINAND.

C'est elle !

CASTELLAN.

Je te donne une heure.

FERDINAND.

Oui. (Castellan sort.) C'est égal, j'ai le cœur qui me bat.

oo

SCÈNE XI.

ANTOINETTE, FERDINAND.

ANTOINETTE.

C'est vous, Ferdinand. M. Castellan n'est-il pas ici ?

FERDINAND.

Non, non... ma cousine.

ANTOINETTE.

Parti ! (A part.) Il va revenir, sans doute ; car il m'aime, lui ; et, malgré moi, je commence à trouver du charme à cette pensée.

FERDINAND, à part.

Allons, le moment est favorable. (Haut.) Je suis heureux, ma cousine, de me trouver enfin seul avec vous.

ANTOINETTE.

Avez-vous quelque chose à me dire ? Parlez, Ferdinand, je vous écoute.

FERDINAND, à part.

Ah ! si elle me regarde en face comme cela... Mais Castellan se moquerait de moi...

ANTOINETTE.

Eh bien ?

FERDINAND.

Eh bien ! oui, oui, j'ai à vous dire un secret.

ANTOINETTE.

Ah ! (A part.) Voudrait-il me parler de Gabrielle ?

FERDINAND.

Je suis... je suis amoureux.

ANTOINETTE, souriant.

Vraiment !

FERDINAND, à part.

Voilà le mot lâché.

ANTOINETTE, à part.

C'est cela même ; Gabrielle avait deviné.

FERDINAND.

Je suis amoureux fou.

ANTOINETTE.

Eh bien !... je m'en doutais.

FERDINAND.

Vous ?

ANTOINETTE.

Depuis ce matin.

FERDINAND, à part.

Alors, elle s'en doutait avant moi. (Haut.) Et... vous avez deviné la personne ?

ANTOINETTE.

Oui, oui, oui.

FERDINAND.

Et cela ne vous fâche pas ?

ANTOINETTE, avec bonté.

Pourquoi voulez-vous que cela me fâche ? ce sentiment est bien naturel.

FERDINAND, à part.

Ah bah ! c'est comme cela qu'elle reçoit ma déclaration.

ANTOINETTE.

Vous êtes bien un peu jeune, mais votre caractère me rassure, et c'est est vous que j'aurais choisi.

FERDINAND.

Ah ! vous me mettez au comble de la joie.

ANTOINETTE.

Il y aura peut-être une petite difficulté... Mon mari !

FERDINAND.

Eh ! que m'importe votre mari ; c'est de vous seule que dépend ma félicité... c'est vous...

ANTOINETTE.

Le point le plus important... c'est que vous êtes aimé.

FERDINAND.

Je suis aimé ! Oh ! dites-moi que vous ne m'abusez pas, que...

ANTOINETTE.

Modérez-vous, bon Dieu ! vous voilà prêt à perdre la tête.

FERDINAND.

C'est ma joie... mon ivresse !

ANTOINETTE.

M. Castellan ne vous a-t-il pas dit s'il allait revenir ?

FERDINAND.

Oui, il m'a donné une heure pour... (Se représentant.) C'est-à-dire... il m'a dit, je crois, que dans une heure... (A part.) Qu'allais-je faire ?

ANTOINETTE.

Une heure... Mais il devait me donner son bras pour...

FERDINAND.

Daignez accepter le mien, je vous en supplie.

ANTOINETTE.

Soit ; vous allez m'accompagner jusqu'au magasin de Burty ; en route, nous causerons...

FERDINAND.

De mon amour...

ANTOINETTE.

Cela va sans dire. (A part.) Je serai de retour avant lui.

FERDINAND, à part, avec joie.

Cela va bien, cela va bien.

ANTOINETTE, devant la glace.

Mon cher Ferdinand, allez donc me chercher mon chapeau... ou plutôt, non, restez, j'ai des gants à prendre. Je reviens. (Elle sort.)

FERDINAND, seul.

Ah ! que dira Castellan ! Je brûle de lui apprendre ; je veux qu'il sache qu'il m'a suffi d'un quart d'heure... Écrivez-lui. (S'approchant de la table où Perrier a laissé le carnet de Castellan.) Tiens ! n'est-ce pas son carnet ? Oui, voilà son chiffre ; il l'a sans doute oublié ; il va le retrouver : deux mots au crayon. (S'arrêtant.) Mais s'il tombait en d'autres mains... Ah ! un moyen. (Il écrit.) Castellan saura me comprendre, et de cette manière je ne crains pas...

ANTOINETTE, reparaisant.

Je suis prête.

FERDINAND.

Et moi tout à vous.

(Il replace le carnet sur la table, et prend le bras d'Antoinette ; au moment de sortir, ils rencontrent Perrier.)

oo

SCÈNE XII.

ANTOINETTE, PERRIER, FERDINAND.

PERRIER.

Ah ! tu sors avec Ferdinand, ma bonne amie ; sais-tu que je vais n'être pas tranquille.

ANTOINETTE.

Votre tendresse est, en effet, si ombrageuse...

PERRIER.

Eh ! eh ! je plaisante ; je sais à quoi m'en tenir sur mon cousin Ferdinand, et je le nomme sans crainte la demoiselle de compagnie.

FERDINAND, à part.

S'il savait !

ANTOINETTE.

Monsieur Perrier... vous êtes un être ridicule... Venez, Ferdinand. (Ils sortent.)

oo

SCÈNE XIII.

PERRIER, seul.

Ma femme doit avoir mal dormi cette nuit... Mais où donc ai-je laissé?... Quand on n'a pas de tête, il faut avoir... un cheval avec de bonnes

jambes... Ah ! voilà ce carnet que je cherche... Toutes ses notes y sont bien... (Il l'ouvre.) Qu'est-ce que cela ?... Ah ! mon Dieu ! est-il possible ! (Lisant.) « Le siège est mis devant Cadix, l'atta- » que a été ferme, et tout fait présumer que Wil- » son emportera la place. » — Et Castellan refu- » sait de me dire... Il a des nouvelles comme celles- » là, et il les garde en portefeuille... Je ne rêve pas, ça y est bien tout au long... « Cadix, Wil- » son. » Ah ! ah ! je le savais bien, moi, j'avais bien deviné les projets de l'Angleterre. Au passage de l'Opéra, personne n'en savait quelque chose... Vite, vite, une lettre à mon agent de change.

SCÈNE XIV.

CASTELLAN, PERRIER.

PERRIER.

Ah ! vous voilà ! monsieur le discret.

CASTELLAN.

Que voulez-vous dire ?

PERRIER.

Rien, rien. Nous causerons plus tard... Je vous quitte. (A part.) Pas une minute à perdre.

CASTELLAN.

Où allez-vous donc ?

PERRIER.

Où je vais... Je vais me promener, faire un tour... en Chine, comme certaine flotte ; car c'est bien en Chine que vont ces trois vaisseaux, vous me l'avez assuré et je le sais maintenant aussi bien que vous.

CASTELLAN.

Je ne comprends pas...

PERRIER.

Cherchez dans votre carnet, et vous me comprendrez... Mais rassurez-vous, vous ne m'avez rien dit, seulement j'ai lu et ça me suffit. Au revoir, mon cher, au revoir. Vous ne m'avez rien dit.

(Il remet le carnet à Castellan et entre dans son cabinet.)

SCÈNE XV.

CASTELLAN, seul, ouvrant le carnet.

Que vois-je ! Et c'est le mari qui a lu... Aurait-il découvert ?... impossible ! moi seul, je puis comprendre. (Lisant.) « L'attaque a été ferme. » Bravo ! « Et tout fait présumer » que Wilson emportera la place. » Pauvre garçon ! Elle aura fait la coquette pour se venger de mon absence, très bien ! Mais ce dont vous ne vous doutez pas, madame, c'est que vous me servez à souhait.

SCÈNE XVI.

CASTELLAN, GABRIELLE, entrant un livre à la main et sans regarder qui se trouve là.

GABRIELLE, à part.

C'est Ferdinand. Il aime qu'on soit triste ; j'ai été dans la bibliothèque prendre un livre d'élégies. (Elle s'assied dans une pose mélancolique.)

CASTELLAN, à part.

C'est la petite, mettons à profit l'occasion.

GABRIELLE, lisant d'un ton élégiaque.

Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.

CASTELLAN.

Mademoiselle...

GABRIELLE.

Ah ! (A part, étonnée.) Ce n'est pas lui !

(Elle se lève et jette son livre sur la table.)

CASTELLAN.

Pardonnez-moi si j'interromps votre lecture pour vous faire connaître l'impression que votre vue a produite sur moi.

GABRIELLE, à part.

Que dit-Il ?

CASTELLAN.

Et les projets que mon cœur a formés.

GABRIELLE, à part, avec joie.

Mais c'est une déclaration, je crois ! Enfin, je vais en recevoir une !

CASTELLAN.

Dites-moi, mademoiselle, que vous daignez autoriser mes hommages.

GABRIELLE, à part.

Oh ! que c'est gentil ! (Haut.) Monsieur, je ne devine pas ce que vous voulez me dire... Faites la demande à mon tuteur, c'est lui qui doit disposer de ma main.

CASTELLAN, à part.

Cela va tout seul.

GABRIELLE, à part, avec joie.

En voilà un sur les rangs, on dit que ça attire les autres, Ferdinand aura peut-être l'idée aussi.

CASTELLAN.

Un mot d'espérance, mademoiselle, un seul mot.

GABRIELLE, à part.

Il va se jeter à mes genoux, c'est l'usage.

CASTELLAN.

Dites-moi que... (Il aperçoit Antoinette qui entre.) Ah ! diable !

GABRIELLE, à part.

Ma sœur ! (Avec contrariété.) Juste au plus beau moment.

SCÈNE XVII.

CASTELLAN, ANTOINETTE, GABRIELLE.

ANTOINETTE, déposant son chapeau sur une chaise.
Monsieur Castellan, j'ai fait la course que je projetais. Je ne sortirai plus aujourd'hui. (A part.) J'ai peur maintenant de me trouver seule avec lui.

GABRIELLE, à part.

Il va faire la demande.

CASTELLAN, à part.

Si la petite pouvait s'en aller !

GABRIELLE.

Ma sœur, je te laisse avec monsieur.

ANTOINETTE, bas, à Gabrielle.

Non, reste.

GABRIELLE, à mi-voix.

Il faut qu'il soit seul avec toi, il a quelque chose à te dire, tu vas voir. (Saluast.) Monsieur... (A part.) Pourvu que ça fasse venir l'idée à Ferdinand. (Elle sort par le fond.)

ANTOINETTE, à part.

Ah ! je me suis placée sur une pente qui m'effraie.

CASTELLAN, à part.

Première représentation du *Dépit amoureux*. (Haut.) Permettez-moi, madame, de vous féliciter sur votre nouvelle conquête ; quoique rival malheureux, je ne puis m'empêcher de rendre justice à celui qui obtient votre cœur.

ANTOINETTE, étonnée.

Monsieur...

CASTELLAN.

Ah ! vous êtes surprise sans doute de me voir si vite instruit ; il est fâcheux, en effet, que celui à qui vous me sacrifiez soit venu me prendre, moi, pour confident, mais cela m'a rendu un grand service, je vous jure.

ANTOINETTE.

Expliquez-moi...

CASTELLAN.

Repoussé par vous, dans mon désespoir j'ai voulu me tuer... Ah ! cela compléterait votre triomphe, et je trouve maintenant qu'il sera bien plus raisonnable de suivre votre exemple.

ANTOINETTE.

De quel exemple parlez-vous donc ?

CASTELLAN.

Ne niez pas, madame ; j'ai des preuves, des preuves écrites, et s'il faut vous convaincre...

(Il lui donne le carnet.)

ANTOINETTE.

« Cadix... Wilson... » Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que cela signifie ?

CASTELLAN, à part.

Ah diable ! la métaphore que j'oubliais. (Haut.) Cela signifie, madame...

SCÈNE XVIII.

CASTELLAN, ANTOINETTE, PERRIER.

PERRIER.

Ah ! ma lettre est partie. Je ne puis tenir en place. (Apercevant le carnet entre les mains de sa femme.) Que vois-je ! il t'a montré la dépêche ? (A Castellan.) C'est à ma femme que vous donnez les nouvelles, et vous ne m'en dites rien. Heureusement je les ai vues et j'en ai profité.

CASTELLAN.

Que voulez-vous dire ?

PERRIER.

Parbleu ! que cette nouvelle vaut de l'or, et que je viens d'écrire à notre agent de change.

CASTELLAN.

Quoi ?

PERRIER.

Opération superbe ! aussi j'entends que vous soyez de moitié. L'agent de change est prévenu.

CASTELLAN.

Mais qu'avez-vous écrit ?

PERRIER.

De vendre fin courant cinq cent mille francs de rente à quarante sous de baisse, attendu qu'elle sera du double au moins, lorsque le siège de Cadix sera connu.

CASTELLAN.*

Malheureux ! ce papier n'a aucun rapport avec l'Espagne.

PERRIER, effrayé.

Comment ?

CASTELLAN.

C'est une allégorie. Cadix veut dire...

PERRIER.

Quoi donc ?

ANTOINETTE.

Parlez.

CASTELLAN.

C'est une femme dont Ferdinand a entrepris la conquête.

ANTOINETTE, à part.

Ferdinand !

PERRIER.

Et moi qui n'ai pas reconnu son écriture ! (Il tombe dans un fauteuil.)

CASTELLAN.

Ce papier n'est autre chose que le bulletin de sa première attaque.

PERRIER.

Je suis ruiné !

CASTELLAN.

Et m'avoir mis de moitié ! Il faut rattraper votre lettre.

PERRIER.

Courons, il sera peut-être encore temps.

* Antoinette, Castellan, Perrier.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FERDINAND.

PERRIER.

Ah ! te voilà, malheureux ! tu es la cause de ma ruine.

FERDINAND.

Moi !

PERRIER.

Le diable t'emporte avec tes pseudonymes ! Tu ne peux pas aussi bien appeler une femme Pierrette ou Colombine que Cadix !

CASTELLAN.

Venez, il sera trop tard.

PERRIER.

Nous crèverons mon cheval.

SCÈNE XX.

ANTOINETTE, FERDINAND.

ANTOINETTE.

Ferdinand, si j'en crois ce que je soupçonne vaguement, c'est de moi qu'il est question ici. (Elle lui montre le carnet.) Mais ce serait un méchant mensonge dont vous êtes incapable.

FERDINAND.

Ma cousine, je rougis de vous dire que vous me jugez trop bien ; oui, c'est de vous qu'il s'agit, car c'est à vous que j'adressais une déclaration, que vous avez prise pour une confidence.

ANTOINETTE.

A moi !

FERDINAND.

A peine avions-nous fait quelques pas dans la rue, que je me suis aperçu de votre méprise, et je n'ai plus osé vous détromper.

ANTOINETTE.

Et cette déclaration, vous ne me l'adressiez donc que pour vous en faire un triomphe ?

FERDINAND.

J'ai besoin de toute votre indulgence, mais la faute ne vient pas de moi ; j'étais amoureux de Gabrielle... Ce sont les conseils de Castellan.

ANTOINETTE.

Quoi ! c'est lui...

FERDINAND.

Qui m'a poussé, excité à vous faire la cour.

ANTOINETTE, à part.

Et cette scène de jalousie ?...

FERDINAND.

Comment cette lettre est-elle entre vos mains, je l'ignore.

ANTOINETTE.

C'est lui qui me l'a remise.

FERDINAND.

C'est lui qui m'a conduit à l'écrire.

ANTOINETTE.

Pourquoi ? dans quel but ?

FERDINAND.

Je n'y comprends rien.

SCÈNE XXI.

ANTOINETTE, GABRIELLE, FERDINAND.

GABRIELLE, à part.

C'est lui ! tant mieux ! il va savoir qu'on ne manque pas de soupirans. (Haut.) Eh bien ! ma sœur, a-t-il fait la demande ?

ANTOINETTE.

Qui donc ? quelle demande ?

GABRIELLE.

M. Castellan, qui est amoureux de moi.

ANTOINETTE, vivement.

De toi ?

FERDINAND.

Castellan !

GABRIELLE, à part.

Ça lui fait quelque chose.

ANTOINETTE.

Achève.

GABRIELLE.

Il y a des gens qui ne parlent jamais, ce qui est fort désagréable, attendu que cela vous met dans une grande incertitude pour le choix à faire.

ANTOINETTE.

Mais M. Castellan...

GABRIELLE.

Eh bien ! lui, du moins, il parle. Il me faisait sa déclaration quand tu es entrée, et je lui accordais la permission de solliciter ma main.

ANTOINETTE, comprenant.

Ah !

FERDINAND.

Lui qui m'a détourné !

GABRIELLE.

Détourné ?

ANTOINETTE.

Je devine, à présent... (A part.) Pour épouser, il fallait rompre...

FERDINAND.

Je n'étais qu'un moyen pour servir ses projets.

ANTOINETTE.

Laissez-moi faire ; cette lettre, on l'a mal comprise... et je me charge...

GABRIELLE, à Ferdinand.

De quoi donc M. Castellan vous a-t-il détourné ?

ANTOINETTE, à part.

Ah ! il vous fallait une rupture... elle me tire

d'un bien mauvais pas ; mais... mon mari a du bonheur. (L'apercevant.) C'est lui.

FERDINAND.

Quel air consterné !

SCÈNE XXII.

ANTOINETTE, PERRIER, CASTELLAN,
GABRIELLE, FERDINAND.

PERRIER s'avance consterné, lentement, le *Moniteur* à la main.

« Dépêche télégraphique. L'ambassadeur d'Espagne a dîné au palais Saint-James ; l'accueil que lui a fait la reine d'Angleterre garantit le maintien de la paix européenne. » (Poussant un profond soupir.) Ils allaient donc en Chine ! Je perds quarante mille francs !

ANTOINETTE.

Défiiez-vous, à l'avenir, des correspondances particulières.

PERRIER.

En Chine !

(Il va jeter avec colère le journal sur la table.)

ANTOINETTE, passant auprès de Castellan.

Mais à propos, monsieur Castellan, nous avons un nouveau bulletin à vous donner ; félicitez votre élève, victoire complète ! Je lui accorde... la main de Gabrielle.

CASTELLAN.

Hein !

PERRIER.

Comment ?

FERDINAND.

Ah ! mademoiselle, vous ratifierez, j'espère...

GABRIELLE.

Je dois obéir à ma sœur.

PERRIER.

Et moi, en ma qualité de tuteur, je donne ma pupille à Castellan.

ANTOINETTE.

Monsieur Castellan est un ami trop serviable pour ne pas, en toute circonstance, céder la place à Ferdinand.

CASTELLAN.

Comment donc, madame, j'ai trop d'esprit pour ne pas vous comprendre, et, comme vous le dites... (Unissant Gabrielle et Ferdinand.) un ami généreux doit toujours se sacrifier... (A part.) Sur-tout quand il ne peut pas faire autrement.

PERRIER.

Je n'entends pas tout cela. J'ai mis dans ma tête que Castellan l'épouserait...

ANTOINETTE, froidement.

Et ce sera Ferdinand.

GABRIELLE, à Ferdinand.

Est-il obstiné !

PERRIER, bas, à Antoinette.

Sais-tu que, si tu t'opposes ainsi à son mariage, je vais croire que tu as pour cela de bonnes raisons ?

ANTOINETTE.

Vous avez un tact pour découvrir le danger quand il n'existe plus.

PERRIER.

Qu'est-ce à dire ?

ANTOINETTE.

L'écriture du carnet... est-ce celle de monsieur Castellan ?

PERRIER.

Eh ! c'est la main de Ferdinand, je ne l'ai que trop reconnue.

ANTOINETTE.

Eh bien ! cette femme dont il avait entrepris la conquête...

PERRIER.

C'est ?...

ANTOINETTE.

C'est la vôtre.

PERRIER.

Cadix !

ANTOINETTE, haut.

Ferdinand, mon mari consent à votre mariage.

FERDINAND.

Ah !

GABRIELLE.

C'est bien heureux.

PERRIER.

Oui, et le plus tôt possible, drôle !

(Il passe devant sa femme pour aller vers Ferdinand, Castellan l'arrête et le calme.)

ANTOINETTE.

Point de bruit... Plus heureux que sage, vous ne perdez que de l'argent... Mais s'il vous revient jamais l'envie de spéculer...

PERRIER.

Rappelle-moi les nouvelles d'Espagne.

FIN DES NOUVELLES D'ESPAGNE.